



Dominique Bertrand
Démaquillée

 LES EDITIONS DE
L'HOMME

Démaquillée

Conception de projet et direction éditoriale:
Les Communications Jean Couture inc.
Correction: Anne-Marie Théorêt et Sylvie Massariol
Infographie: Marie-Josée Lalonde

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF:

• Pour le Canada et les États-Unis:
MESSA GERIES ADP*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Tél.: 450 640-1237
Télécopieur: 450 674-6237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.

Catalogage avant publication de Bibliothèque
et Archives nationales du Québec et Bibliothèque
et Archives Canada

Bertrand, Dominique
Démaquillée

Autobiographie.
Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-7619-2627-0

1. Bertrand, Dominique. 2. Mannequins (Personnes)
- Québec (Province) - Biographies. 3. animateurs de
télévision - Québec (Province) - Biographies. I. Titre.

HD6073.M772C3 2010 746.9'2092 C2010-940083-6

02-10

© 2010, Les Éditions de l'Homme,
division du Groupe Sogides inc.,
filiale du Groupe Livre Quebecor Media inc.
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

Dépôt légal: 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-7619-2627-0

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC –
www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec pour son programme d'édition.



Le Conseil des Arts du Canada
The Canada Council for the Arts

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de
l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour nos activités d'édition.

Dominique Bertrand
Démaquillée



LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

Une compagnie de Quebecor Media

À Rosemarie, ma fille adorée.

Je t'ai conçue, tu m'as mise au monde;
Je t'ai allaitée, tu m'as nourrie;
Je t'ai appris à marcher, tu m'as fait avancer;
Je t'ai éduquée, tu m'as élevée.

À Jacques, mon mari, mon chêne et mon refuge.
Parce que tu me connais par cœur
et que tu m'aimes quand même.

Par-delà faux cils
et talons aiguilles

Un jour, je devais avoir vingt-sept ou vingt-huit ans, je rentrais d'un séjour à New York où je travaillais comme mannequin. Nous étions le 22 décembre et nous pouvions sentir toute la fébrilité du temps des fêtes s'emparer des voyageurs. Je me réjouissais de passer mes vacances de Noël avec les miens et j'étais impatiente de sauter dans un taxi pour enfin regagner mon domicile après ces longs mois qui m'avaient menée tantôt à Paris, tantôt à Milan, à Miami, à Monaco ou Dieu sait où.

Soupçonnant que je rentrais peut-être au pays la valise pleine de cadeaux, les douaniers décidèrent de faire passer mes bagages à la fouille. L'agent des douanes, une petite femme douce et joviale, me reconnut immédiatement et entreprit de me questionner sur la vie de mannequin. Sa fille, disait-elle, rêvait de faire carrière comme modèle. Il était évident que cette gentille douanière percevait mon métier comme la quintessence du glamour, le summum de la sophistication. « Quelle chance, s'exclama-t-elle, admirative et rêveuse, tous ces beaux vêtements que vous portez ; tous ces looks d'enfer, ces soirées mondaines. Mon Dieu, quelle vie ! Quand je vais dire à ma fille que je vous ai rencontrée ! »

Puis elle ouvrit finalement ma valise... Décrire la déception qui se lisait sur son visage me serait impossible, tant elle était criante. De ses mains gantées, incrédule, elle farfouillait dans mes effets personnels qui s'avéraient on ne peut plus désappointants : deux ou trois robes de nuit de *flanquette*, des jeans, des chaussettes en peluche,

une robe de chambre en ratine et... une bouillotte ! Bref, l'essentiel de ce qui m'était nécessaire pour affronter les longues soirées d'hiver dans mon miteux appartement mal chauffé de Soho, le quartier branché de la métropole américaine.

Je pratiquais au fait un métier qui ne ressemblait en rien à ma réalité personnelle. Mes journées de travail terminées, je regagnais l'intimité de mon minuscule chez-moi new-yorkais. J'enlevais mes faux cils – petites chenilles veloutées –, je retirais de mes pieds mes escarpins, de mon chignon les épingles à cheveux, et je me réappropriais ma véritable identité. Aux autres les parties, les soirées en boîtes de nuit et les réceptions V.I.P. Quand on sourit à la caméra d'un inconnu toute la journée, la perspective de faire la *cute* en heures supplémentaires dans la vraie vie n'est pas ce qui vous enchante le plus. Je ne savais pas encore très bien qui j'étais, mais je savais avec certitude que je n'étais pas *ça*. Et je ne le suis toujours pas.

Tout compte fait, ma véritable vie s'est passée à l'ombre des projecteurs, à l'écart des caméras de télé, loin des studios de photos. Ceux qui n'ont connu de moi que l'image publique seront étonnés d'apprendre que, sous le vernis de l'élégance et du chic, en marge des poses gracieuses et de la notoriété, ma vie m'a donné pas mal de fil à retordre. La vérité, c'est que, armée de glaçons, de sachets de thé ou de Préparation H – e h oui ! ça marche ! –, je me suis battue d'innombrables fois contre d'affreuses poches sous les yeux d'avoir trop pleuré. Le vedettariat, malgré ce qu'on peut en penser, ne vous prémunit en rien contre les problèmes. Je vous en passe un papier.

Tribulations porteuses de sens

Quoi qu'il en soit, je crois fermement que l'on peut donner un sens à toutes les difficultés qui surgissent sur notre chemin. Il n'en tient qu'à nous. Ce sens, bien entendu, ne nous paraît pas toujours évident au moment où l'on doit traverser ces épreuves. Mais, comme l'a dit James Dean avec beaucoup de sagesse: « Puisqu'on ne peut changer la direction du vent, il faut apprendre à orienter les voiles. » Ce n'est qu'après coup, une fois que la tempête est passée et que les vents se sont calmés, que nous pouvons toujours, sans exception, non seulement tirer un enseignement utile de nos périple, mais aussi constater que se sont révélées en soi des forces insoupçonnées.

L'attitude que l'on choisit peut faire toute la différence entre avoir souffert en vain ou non. Les propos que je tiens ici s'inscrivent justement dans le sens que je veux donner à mon parcours particulièrement semé d'embûches. Ils n'ont d'autre prétention que d'être un partage sans faux-fuyants, a ainsi qu'une invitation à explorer les véritables valeurs qui inspirent notre vie.

À la suite d'entrevues télévisées au cours desquelles j'ai ouvertement et sans pudeur témoigné de mon cheminement personnel, des centaines de courriels et de lettres me sont parvenus des quatre coins du Québec. Des hommes et des femmes de tous âges et de toutes conditions, qui traversaient eux aussi des épreuves semblables, s'étaient reconnus dans mes propos. Ils étaient à la recherche de valeurs auxquelles s'accrocher afin de trouver la force de continuer à faire face à l'adversité. Certains trouvaient en mon récit une forme d'encouragement de même qu'un réconfort. D'autres, rassurés de pouvoir s'identifier à mes expériences de vie, sortaient enfin du sentiment de honte et de solitude qui les accablaient depuis longtemps. Les

difficultés ne sont pas un déshonneur. Voilà mon message. Au final, ce qui compte n'est pas ce qui nous arrive, mais ce qu'on en fait.

C'est à ce moment que l'idée m'est venue de faire le bilan des valeurs porteuses de ma vie. Certaines de celles que mes parents m'ont transmises, mais aussi d'autres que ma propre expérience de vie a façonnées en moi. Les valeurs sont comme des empreintes digitales : propres à chacun. Elles sont la signature d'une vie, les traces ou le sceau qui marquent une existence.

Force m'est de reconnaître que mes valeurs m'ont sauvée. Je ne crains pas de le dire. Mais ce sont MES valeurs. Bien que je sois prête à les défendre bec et ongles, je ne peux prétendre détenir la vérité. Je crois sincèrement qu'il appartient à chacun de nous de trouver et de cultiver celles qui nous sont propres si nous voulons éviter d'être emportés par les grands vents de la tempête. Car ce sont précisément nos valeurs qui servent à orienter les voiles.

Je me suis donc mise à l'écriture comme on parle à un ami. Afin que tous ceux et celles qui font présentement face à de rudes épreuves – ou qui estiment, en toute sagesse, qu'ils n'en sont pas à l'abri – sachent qu'il est possible non seulement de s'en sortir, mais, contre toute attente, de s'en trouver bonifiés.

Étrangement, les aspérités de mon parcours ont accru ma sensibilité pourtant déjà très grande. Je suis plus que jamais touchée par la souffrance humaine, quelle qu'elle soit. En me confiant comme je m'appête à le faire, je désire faire un geste concret de partage, de solidarité et d'ouverture. Et, si possible, conforter ceux et celles qui se retrouveront dans les pages qui suivent : « Voyez, vous n'êtes pas seuls. J'ai moi aussi reçu ma part de difficultés et, aujourd'hui, le soleil brille de mille feux. Tout comme il pourra de nouveau le faire pour vous. »

J'ai fait également le choix de me compromettre de la sorte pour toutes celles qui, comme moi, ont collectionné les *losers*, trop aimé de crétins, piétiné leur amour-propre, accepté l'inacceptable. Bienvenue dans le club ! J'ai aussi rédigé ces pages avec une intention particulière pour ceux et celles qui portent seuls et à bout de bras le bien-être de leurs enfants, de même que pour toutes les personnes qui ont été mordues par la dépression. Oui, une vie, ça se change.

Je l'ai aussi fait en pensant à ceux et celles qui souffrent d'un manque de sens à leur existence et qui peinent à accorder leurs choix de vie aux valeurs qu'ils souhaitent privilégier. Si ce livre n'aide ne serait-ce qu'une seule personne à rechercher un sens à sa vie, à se rebrancher à sa dimension spirituelle, à avoir du courage et de l'espoir, ou à prendre la maîtrise de sa destinée, sa rédaction n'aura pas été vaine. Et mes souffrances non plus.

En m'adressant à vous, j'ai laissé tomber les faux cils, les fards, le strass, les bijoux et tous les artifices que suppose la vie publique que j'ai menée depuis près de trente ans. Me voilà, pour ainsi dire, nue devant vous. Mais ne perdez pas de temps à chercher dans ces pages les photos qui en attesteraient.

Il va falloir me croire sur parole.

La vie sauve

L'homme se mesure devant l'obstacle.

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

L'amour est apparu tard dans ma vie. Bien sûr, comme tout le monde, j'ai connu dès l'adolescence les émois de l'infatuation, les vertiges du désir, l'ivresse de me sentir désirée. Et, bien entendu, comme tout le monde – cela n'a rien de bien surprenant –, j'ai confondu ces sentiments avec l'amour. Je passais de longues heures à me languir dans le hamac, l'été, ou devant le feu de foyer, l'hiver, de garçons dont je ne connaissais pourtant presque rien. L'amour était au mieux un loisir, un jeu de devinette ou une valse-hésitation qui alimentait nos longues conversations téléphoniques entre filles. Au pire, il était une torture nourrie de diverses superstitions : je marche sur une craque du trottoir, il ne m'aime pas ; la pluie cesse avant midi, il va rappeler.

La vérité, c'est que je ne connaissais encore rien de l'amour. Bien sûr, les cahiers de mes seize ans sont noircis de poèmes attendrissants et de lettres enflammées destinées à des garçons dont je ne me rappelle même plus les noms et dont j'ai oublié les traits, la forme des yeux et le timbre de la voix. Était-ce le petit Garand ou l'un des jumeaux Mercier que j'ai embrassé, un soir de pluie, adossée au grand orme de notre parc ? Je ne saurais dire.

Tous mes écrits de l'époque parlent de passion et riment avec toujours. Pourtant, cela ne prouve rien. J'étais, comme le disait ma mère, « en amour avec l'amour ». J'étais à la recherche de sensations fortes, d'émotions effervescentes. Bref, aussi stupide cela puisse paraître, je voulais vivre des scènes de films. La plus grande vertu de l'amour, tel que je le concevais, était de me

soulever de terre et de me soustraire à la réalité. Pour tout dire, l'amour avait le pouvoir d'une drogue. C'était un *buzz* ; un *trip*. Une évasion ; une fantaisie. L'amour, au temps de mes seize ans, me faisait pousser des ailes plutôt que des racines.

Mais avec la maternité, j'allais découvrir que c'est bien plus qu'un sentiment. C'est précisément pour cela qu'il est si difficile. L'amour ne tient pas que dans une émotion. Il est une décision qui comporte une grande responsabilité. Je ne me rappelle plus qui a dit, lors d'une entrevue télévisée, que « l'amour, c'est accepter d'être dérangé ». C'est certainement, à mon sens, la meilleure description qu'on peut en faire. L'amour est difficile parce qu'il exige une capacité à faire passer au premier plan, lorsque c'est nécessaire, les besoins d'une autre personne. L'amour vrai ne consiste pas à chercher en l'autre une image de soi idéalisée. Ce n'est pas plonger son regard dans les yeux de l'autre pour y voir son reflet, mais bien pour y prendre contact. L'amour n'est pas accessible aux Narcisse de ce monde qui sont, à notre époque, passablement nombreux ! Il nous force, bien au contraire, à l'humilité, à sortir des cercles concentriques entourant notre petit moi.

Parce qu'il nous met à risque et nous pose un défi, parce qu'il est un rendez-vous avec *autre* que soi – et tout à la fois la porte sacrée de la rencontre avec soi-même – l'amour nous terrorise. Mais l'amour, le vrai, est aussi une source de bonification incomparable, une occasion d'épanouissement, un *repousse limites* sans pareil. Je ne connais rien qui soit plus grand.

Maternité révélatrice

À trente et un ans donc, enceinte de quelques semaines, je vis apparaître sur l'écran de l'échographie un flash miniature,

rapide, régulier et incessant : le cœur de ma fille Rosemarie. Une petite lumière pas plus grosse qu'un point numérique sur un réveille-matin. Il était évidemment trop tôt pour que l'imagerie puisse me révéler le sexe de mon enfant, mais certainement pas trop tôt pour que, en l'espace d'un éclair, je ressentie un élan encore jamais éprouvé. J'aimais cet enfant. Sans en avoir vu le visage ou reniflé la peau, sans l'avoir encore jamais pris dans mes bras, sans même savoir s'il était normalement constitué, j'aimais profondément cet être – petite crevette stroboscopique harponnée à mon ventre – d'une manière dont je n'avais jamais soupçonné qu'on puisse aimer. Si bien que, en sortant de l'hôpital ce jour-là, j'avais l'intime conviction de n'être déjà plus la même personne que celle qui y était entrée.

Voilà que se pointait un lien d'une nature à la fois transcendante et animale. Un lien que je serais prête à défendre et à protéger contre la Terre entière. Un lien pour lequel je ferais volontiers tous les sacrifices. Voilà que je devenais louve. Voilà que ma vie prenait un sens. Alors que, jusqu'à ce jour, j'avais vécu avec « beaucoup de voile et pas beaucoup de gouvernail », comme aimait si bien le dire mon père. Je savais désormais où j'allais et qui je voulais devenir. Une petite personne préparait sa venue dans la vie et rien ne comptait plus que mon désir d'être digne de sa pureté et à la hauteur de ses besoins.

Cet amour-là était une véritable révélation. Il sollicitait le meilleur de moi-même, combattait mon nombrilisme et organisait mes sentiments, allant jusqu'à les prolonger de plans concrets et de projections d'avenir. Il orientait ma vie vers le bien-être et l'épanouissement de ce qui était en voie de devenir ma fille, mon bébé, mon amour « à la vie, à la mort ». Avec elle, il ne faisait jamais plus complètement noir. Un feu restait allumé en permanence.

Mes bonnes intentions allaient cependant être mises à rude épreuve. Cet amour maternel tout nouveau allait très tôt mobiliser toutes mes forces et tout mon courage. Pas encore née, cette enfant allait m'imposer des renoncements difficiles, des réaménagements frustrants, provoquer des deuils douloureux. En octobre 1989, à la onzième semaine de grossesse, un chauffard ivre me heurta de plein fouet, m'obligeant à garder le lit jusqu'à l'accouchement. Je dus donc abandonner mon travail de chroniqueuse à la télé que j'occupais depuis que je m'étais retirée du métier de mannequin. Et afin de me rapprocher de l'hôpital où j'allais accoucher, il m'a aussi fallu me résigner à poursuivre les six derniers mois de ma grossesse chez mes parents, loin de ce chez-moi que j'habitais avec mon conjoint.

Allongée dans un lit du matin au soir, je guettais les signes de vie qui me parvenaient du creux de mon ventre. Et même si j'employais toutes mes forces à espérer le meilleur dénouement possible, même si je repoussais avec véhémence les scénarios noirs qui ne manquaient pas de s'immiscer dans ma tête – surtout la nuit –, je dois avouer que l'angoisse et l'anxiété me rongeaient. Je résistais du mieux possible à la déprime, mais ma nature plutôt inquiète avait de quoi se mettre sous la dent.

Moi qui, au cours des dernières années, avais connu un agenda archi-chargé, pour ne pas dire étourdissant, j'étais littéralement réduite à regarder les *soaps* d'après-midi. À trente et un ans, je devais compter sur ma mère pour la préparation de mes repas ainsi que pour me véhiculer lors de mes rendez-vous chez le médecin. Ma grossesse était tellement précaire qu'une simple promenade à pied risquait d'y mettre fin. Mais je VOULAIS cette enfant. Et si ma condition avait exigé que je reste allongée tel un fakir sur un lit de clous, rien ne m'aurait

dissuadée de le faire. Si j'avais dû effectuer le tour de la Terre à genoux dans le gravier pour éviter une fausse couche, je l'aurais fait.

Je ne saurais mesurer la part exacte de l'instinct maternel dans mon attitude, cette part animale qui assure depuis le début des temps la survie de l'espèce. Pas plus que je ne saurais déterminer clairement le rôle de mes propres carences affectives dans la manière dont j'ai investi ma grossesse, dans la façon dont j'ai engagé toute ma vie dans cette aventure. Le travail de thérapie m'a bien apporté quelques réponses au cours des ans, mais force est de reconnaître que les sentiments de la maternité demeurent en soi, depuis toujours, un épais mystère dont les composantes sont bien propres à chaque mère.

Abandons récurrents

Quoi qu'il en soit, je n'étais pas au bout de mes peines. Au quatrième mois, le père, avec qui je partageais ma vie depuis sept ans, m'informa qu'il me quittait. D'une grossesse à risque, les perspectives changèrent alors pour en faire une maternité solitaire et laborieuse. À la menace de fausse couche ou d'accouchement prématuré – avec tout ce que cela comporte de dangers pour l'enfant – s'est du jour au lendemain ajoutée la réalité de la monoparentalité.

Moi pour qui le simple fait de mener ma grossesse à terme représentait un défi de taille, je devais envisager d'élever mon enfant sans conjoint avec toutes les difficultés que cela suppose. Allais-je être capable de pourvoir seule à son bien-être matériel ? Avais-je les qualités nécessaires pour être une bonne éducatrice ? Allais-je être capable de compenser un tant soit peu l'absence du père ? Comment allais-je conjuguer travail et

parentalité ? Toutes ces questions se bousculaient dans ma tête au point de m'empêcher de dormir. Pourtant, dans cet océan de complète incertitude, une seule assurance ne se démentait jamais : celle de vouloir lier ma vie à celle de mon enfant.

Dans les circonstances, on aurait pu croire que je vivais une peine d'amour. Étrangement, il n'en était rien. Et j'en fus la première étonnée. Il faut savoir qu'il y a des lâchetés si grandes, des offenses si blessantes, qu'elles tuent instantanément tout amour existant. Il n'y a pas de moyen plus sûr pour anéantir les sentiments amoureux qu'un germe de mépris.

À vrai dire, j'éprouvais des émotions très diverses. Je suis une fille adoptive. Inutile de dire qu'avec le départ de mon conjoint, je revivais un sentiment d'abandon lié à ma propre naissance. Mais j'avais aussi soudainement conscience de me retrouver là où ma mère biologique s'était retrouvée avant moi. C'est-à-dire à une croisée des chemins. Là où l'on peut infléchir le destin de l'enfant que l'on porte.

Selon le mince dossier que j'ai pu consulter, ma mère naturelle avait poursuivi sa grossesse dans l'intention de me donner en adoption. L'ampleur de la responsabilité que je représentais, les mœurs ambiantes sans doute, son célibat, et peut-être aussi son manque de ressources financières avaient eu raison de moi. Aussi avais-je la très désagréable impression de répéter l'histoire : abandonnée de nouveau – était-ce une fatalité ? –, j'allais mettre au monde une petite fille déjà laissée-pour-compte par son papa.

Mais mon apitoiement n'a duré que peu de temps. « *Chin up !* » me disait mon père. Relève la tête ! De l'inévitable : « Pourquoi moi ? », mon leitmotiv s'est vite transformé en : « Vous allez voir ce que vous allez voir ! » Ma révolte et ma frustration sont en quelque sorte devenues un moteur. Mon

regard s'est rapidement tourné vers l'avenir. C'était ce que j'avais de mieux à faire. « Les animaux qui se sont le mieux adaptés à la vie sur terre sont ceux qui ont renoncé une fois pour toutes à la vie en mer », fera dire Réjean Ducharme à Bérénice Einberg dans *Lavalée des avalés*. C'est ainsi qu'après le prévisible échec d'une tentative de réconciliation, j'ai quitté le rivage de la parentalité à deux pour celui de la monoparentalité sans jamais regarder en arrière.

La vérité, c'est que je n'ai jamais autant tenu à quelqu'un ou à quelque chose qu'à cette petite fille. Dans l'intimité de notre osmose, je lui demandais de tenir bon. Je lui parlais, je lui chantais des chansons. Dans les moments où je doutais de mes compétences maternelles, où la peur et l'angoisse noyaient tout le plaisir que j'aurais pu éprouver à être enceinte, je m'accrochais à cette idée un peu ésotérique et ridicule qui prétend que les enfants choisissent leur mère. La fin justifie les moyens. Je savais que la route serait difficile, mais, qu'à cela ne tienne, je mettais tout en œuvre pour que Rosemarie naisse dans les meilleures conditions. Je voulais qu'elle se sente accueillie, désirée, aimée, célébrée. Je voulais pour elle ce à quoi je n'avais pas eu droit : une naissance espérée, glorieuse et triomphale. Avec mon enfant, j'avais l'occasion de réparer ma propre naissance.

Appel au dépassement

Je crois fermement que tout changement chez un être humain, qu'il soit souhaité ou non, dépend d'un ensemble de circonstances. Autrement dit, que, en dépit des apparences, chaque chose arrive en son temps. J'aurais cependant beaucoup de peine à dire si j'étais, à ce moment-là de ma vie, assez

construite pour affronter ce long et laborieux périple qui m'était imposé. Je parierais même que je ne l'étais pas. Après tout, peut-être est-ce justement ce périple lui-même qui a contribué à me construire, et ce, exactement au moment où je tournais en rond sans en avoir l'air, à cette époque de ma vie où mon épanouissement stagnait, contenu dans mes innombrables peurs, freiné par mon manque de confiance en moi.

Je suis de celles qui croient que les obstacles sont des occasions de croître, pour peu qu'on veuille bien leur faire face. Devant l'épreuve, le premier réflexe demeure bien entendu la fuite. Le contraire serait suspicieux; chacun rêve toujours d'éviter le pire. Mais comment savoir de quel bois on se chauffe si l'on pratique l'esquive toute sa vie? Comment découvrir nos forces, sinon en les sollicitant? Et nos limites, sinon en s'y butant?

En ce qui me concerne, par exemple, avant que ma grossesse se complique, je ne me savais pas du tout dotée d'autant de ténacité et de pugnacité. Je ne connaissais pas la force de ma volonté. La vie m'avait jusqu'alors ballottée. Je m'étais laissé plus ou moins porter par le vent, attrapant au hasard, ici et là, ce qui me semblait attrayant, et évitant du mieux possible ce qui me créait de l'inconfort. En termes clairs, je n'avais pas réellement pris conscience du pouvoir que je pouvais exercer sur ma vie.

Entrecoupée de plusieurs séjours à l'hôpital et de menaces d'accouchement prématuré, ma grossesse connut enfin son dénouement au terme de trente-neuf semaines. Le 27 mars 1990, à 23 h 47, ma fille, Rosemarie, est née. Dans toute la splendeur de sa beauté, elle est finalement apparue: parfaite, miraculeuse et victorieuse. Nimbée de la lumière de la vie, celle qui avait déjoué les sombres prédictions médicales, celle qui s'était, en dépit de tout, accrochée durant neuf mois, faisait contre toute attente son entrée dans le monde.

Table des matières

Par-delà faux cils et talons aiguilles.....	9
La vie sauve.....	17
Départ précipité.....	45
Quelqu'un à l'affût.....	73
Respect bien ordonné.....	93
Maux de l'âme.....	119
Amour au pair.....	147
Labeur valorisant.....	181
Apparence exacerbée.....	223
Bonheur apprivoisé.....	263

S'il est vrai que notre parcours est souvent marqué d'une longue suite d'essais et d'erreurs, et que nous mordons la poussière plus souvent qu'à notre tour, je crois fermement que chacun recèle en soi des valeurs essentielles qui peuvent lui permettre de ne pas perdre le cap. C'est en tout cas l'une des leçons que je tire, non seulement des nombreux déboires amoureux qui ont jalonné ma vie sentimentale, mais aussi de toutes les difficultés qui ont marqué mon existence.

Pour ainsi dire démaquillée, sans fausse pudeur ni faux-fuyant, je partage ici avec vous le fruit de mes réflexions. Puissiez-vous y trouver matière à stimuler les vôtres.

À la suite d'une carrière internationale comme mannequin, Dominique Bertrand s'est taillé une place de choix dans l'univers des médias québécois. Reconnue pour la force de son caractère et son franc-parler, elle n'a jamais craint de dénoncer les idées reçues et de combattre les tabous.


Groupe
Livre
Québecor Media

